

LIBRES OPINIONS

sur

Pierre-Joseph PROUDHON

Aristide LAPEYRE

Éditions CÉNIT - 1965

Mes chers camarades,

Pendant un long temps, on ne connaissait de Proudhon que ce que les mouvements avaient apporté dans leurs activités: de l'homme, pas grand chose, et de ses œuvres écrites, non plus, pas grand chose. Mais depuis quelques années, un certain nombre de sociologues, en se penchant sur le problème du *Socialisme*, ont rencontré Proudhon.

Depuis déjà un demi-siècle, l'Université ne connaissait du *Socialisme* que Marx et le *Marxisme*. Mais quand on a voulu approfondir la question, on s'est aperçu que, en face de Marx, ou à côté pendant un temps, s'était trouvé un homme qui l'avait devancé d'abord, dont il avait été l'élève et l'admirateur, et à qui il devait la plupart de ses œuvres. Ce jour-là on a rencontré Proudhon.

Et aujourd'hui, dans toutes les bibliothèques, vous rencontrez des études sur Proudhon. Elles ne sont pas introuvables, mais elles sont rares. Mais vous trouvez, de Gurvich par exemple, un certain nombre d'études, de cours qu'il a donnés à la Sorbonne sur Proudhon, et où il a analysé les rapports entre l'œuvre de Proudhon et l'œuvre de Marx, qui sont excessivement riches, des études très sérieuses.

Mais vous trouvez même dans la collection du «*Livre de Poche*» au moins un ouvrage de textes de Proudhon, de quelqu'un qui semble avoir passé toute sa vie à étudier, à analyser l'œuvre de Proudhon.

Elle est immense l'œuvre de Proudhon. Elle comprend trente-huit volumes. Et, notre camarade parlait de correspondances, il y a quatorze volumes de correspondances de Proudhon.

Notez qu'il est l'homme de son temps, et, dans la plupart des sociologues du 19^{ème} siècle, nous rencontrons ce phénomène: leur œuvre est presque toute composée de correspondances.

Pensez que Karl Marx n'a publié le premier volume du «*Capital*» qu'en 1867, et les autres volumes ont attendu encore un demi-siècle pour être publiés. Il n'y a pas longtemps que le dernier, un manuscrit découvert en Russie, a été publié. Mais on connaissait déjà par sa correspondance, et Marx et l'œuvre que préparait et qu'écrivait Marx pendant cette période-là.

Prenez Bakounine, qui fut son adversaire dans l'Internationale. On ne connaît guère de Bakounine que des correspondances. Mais chacune des lettres de Bakounine, comme de Marx et de Proudhon, est parfois un véritable volume.

La correspondance était donc un moyen, à cette époque-là, de communiquer, qui, aujourd'hui, a fait place au journal, à la brochure, au livre. Et Proudhon n'y a pas échappé, si bien que sur son œuvre, quatorze volumes sont de correspondances.

Et c'est vrai, c'est surtout à travers la correspondance qu'on peut connaître la personnalité de Proudhon, mais aussi qu'on peut trouver les éclaircissements pour les œuvres de Proudhon et pour les idées de Proudhon. Car s'il a publié un certain nombre de livres, je vais vous les présenter, très rapidement d'ailleurs, il publiait en même-temps des journaux et la correspondance s'établissait ainsi avec ceux qui se penchaient sur le problème social pendant cette période-là.

La correspondance avec Karl Marx, par exemple, qui est excessivement réduite, puisque l'on n'a que les lettres de Proudhon et pas celles de Marx, et pour cause, nous permet de situer le moment et la raison pour laquelle Proudhon et Marx se séparent. Non pas en ennemis, non pas en adversaires, mais comme défendant relativement à l'État, des points de vues tout à fait différents, infinie divergents.

Seulement, qui aura le temps de lire, sauf quelques spécialistes, les quatorze volumes de correspondances de Proudhon? Quant aux autres volumes, ils sont plus accessibles et ils marquent l'évolution de la pensée de Proudhon.

Car Proudhon n'est pas tout d'une pièce. Proudhon a construit une théorie en partant de lui-même. Au fond, c'est-à-dire de zéro. Il étudie d'abord, mais il n'a été d'aucune école. Il est de Son école et ça prouve une personnalité excessivement rare, une personnalité puissante, puisqu'aujourd'hui, étudiant tout le mouvement social du 19^{ème} siècle, on est obligé de revenir à l'étude de Proudhon.

Est-ce à dire que, nous qui sommes un peu de l'école de Proudhon, même beaucoup, nous pouvons, cent trois ans après sa mort, à deux ou trois jours près, puisqu'il est mort le 19 janvier, à cent trois ans de sa mort, est-ce que nous pouvons accepter toute l'œuvre de Proudhon? Laquelle? La première? la dernière? Proudhon, qui est député pendant la Révolution de 1848, est-il le même Proudhon qui, en 1834, lors des élections, demande aux électeurs de s'abstenir? Quelle évolution s'est accomplie? Quelles expériences l'ont amené à voir les choses différemment?

C'est un homme excessivement riche, très intéressant, mais il n'est pas le maître qui cherche des disciples.

Il est né à Besançon. C'est une région qui lui a conservé encore le caractère, et pourtant Proudhon n'a pas longtemps tellement vécu dans cette région-là. C'est un peu partout, et à Paris plus tard qu'il a plus particulièrement fait école. Mais Besançon est une région où s'affrontent les diverses théories, les diverses idées, non seulement du temps, mais depuis longtemps.

C'est une région qui se sent libre, même vis-à-vis de la nation française. Et il y a encore aujourd'hui un état d'esprit bien particulier dans cette région-là. Tout le Jura, toute cette région, marque cette volonté de libertés qu'on trouve difficilement ailleurs en France.

C'est ainsi que, en passant, j'ai été en rapports assez cordiaux avec pas mal de militants du *Parti Communiste*. Et bien, on sent entre les *Communistes* de cette région-là et ceux du reste de la France, une différence énorme. Ils n'ont jamais accepté absolument, intégralement, d'être soumis à la règle internationale, d'être des inconditionnels du *Communisme*. Ils ont toujours eu un caractère un peu frondeur, indépendant, libertaire.

Et Proudhon naît dans ce milieu. Après tout nous sommes, pour une bonne part, le produit du milieu dans lequel nous sommes nés, dans lequel nous avons vécu, dans lequel nous avons eu nos premières sensations, nos premiers exemples. C'est cela qui fabrique un peu l'individu. Et c'est cela qui fait que nous nous sentons un peu, nous qui sommes nés en France, Français, nous qui sommes nés en Espagne, Espagnols. Ce n'est pas par raison, c'est strictement par sentiment, parce que nous sommes fabriqués de tout cela, de tous ces souvenirs, nous sommes fabriqués de ces compagnons, fabriqués de cette famille.

On ne peut pas dire que Proudhon ait échappé à la règle générale. On le rappelait, il est un autodidacte,

il est un compagnon, il est un ouvrier, il est d'une famille paysanne qui fut aisée. L'un des membres de sa famille avait laissé à l'école de Droit, aujourd'hui c'est dépassé, un formidable ouvrage, si bien que la famille était un peu imprégnée, et l'on disait volontiers d'une partie de cette famille-là, que c'étaient des chicaneurs, des gens qui allaient de procès en procès, et qui, d'ailleurs, de procès en procès, n'étant pas toujours justifiés, de procès en procès, ont ruiné totalement la famille.

Il est né dans ce milieu-là, et c'est à l'âge de douze ans qu'il peut entrer quand même à l'école. Les études n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Il entre au Lycée, mais à dix-huit ans, nous le trouvons en train de gagner son pain.

Nous le trouvons en train de gagner son pain, c'est-à-dire qu'il a dû quitter sa famille, qu'il a dû quitter ses études. Il voulait, il n'a pas pu être bachelier. Il préparera le «bachot» plus tard, et il le sera plus tard, par nécessité. Mais il ne gagne pas son pain seulement à dix-huit ans. A six ans il travaille déjà, et quand il va à l'école, à douze ans, alors il n'y a pas de quoi acheter des livres. Pour étudier, on s'arrête en chemin, comme il n'habite pas tout près de l'école, avec les camarades qui, eux, ont des livres. On s'aide réciproquement.

Il dira dans sa correspondance qu'il a subi pas mal de punitions pour avoir «oublié» ses livres à la maison. En réalité, il n'avait pas d'argent, et il n'avait pas de livres, et tous les instants qui étaient arrachés à l'école, étaient donnés aux travaux des champs.

Pendant cinq ans, il a gardé les bestiaux dans les champs. Ça ne le gênait d'ailleurs pas. Il se donne comme une sorte de petit animal sauvage, aimant la nature, se trouvant bien, même à la rigueur des temps, aimant la source qui jaillit, aimant l'herbe qui pousse, les animaux. On ne peut pas dire qu'il est malheureux, mais pour vivre, il est, dès l'âge de six ans, obligé de garder les vaches comme quelques-uns d'entre nous ont pu le faire ou le voir faire à leur voisin.

Voilà quelle est la vie domestique de Proudhon. Il n'en est pas du tout vexé. Et dans une de ses correspondances, quelqu'un lui faisant remarquer: «*enfin, s'il y a eu dans la famille quelques personnalités, du moins, quant à lui...*», il peut répliquer: «*j'ai quatorze quartiers de paysannerie. Citez-moi actuellement une famille noble qui compte autant de quartiers dans son ordre. Paysan, je suis plus noble que les nobles, j'ai quatorze quartiers de paysannerie*».

Et il sera fier de cela, ce qui d'ailleurs, avec quelque malice, permettra de temps en temps à, plus tard son adversaire, Marx, d'indiquer que chez l'anarchiste Proudhon, il y a un peu du petit bourgeois, du paysan... Oh! sans insister, car par ailleurs il admire Proudhon à qui il doit à peu près tout.

Il entre ainsi au travail et, à dix-huit ans, il est compositeur et correcteur. Compositeur: on composait à la main, lettre à lettre, sur le composteur.

Mais en même temps, comme il ne cesse d'étudier, comme il a trouvé précisément dans l'imprimerie ces livres qu'il n'a pas chez lui, et comme il a un peu de temps (on travaillait un peu plus tranquillement, un peu plus doucement, il y a un siècle), alors il avait le temps et il lisait. Il avait fait un peu de Latin au Lycée. Ça lui a servi, il l'a approfondi.

Il rencontre ce qui était à l'époque la richesse de l'imprimerie, c'est-à-dire la composition et puis la correction d'ouvrages savants. Les *Pères de l'Église* passent par l'imprimerie où il travaille et ça lui permet d'aborder une autre activité. Il étudie par lui-même et devient correcteur de Grec. Vous voyez, c'est quand même un cerveau bien construit. Et il fait en même temps que ses corrections, ses études.

Ça donnera le caractère de ses premières publications, car sa première publication est un ouvrage sur la grammaire. Il y a un des grammairiens qui a publié une étude sur la langue, et il réplique par un opuscule.

Seulement, c'est hâtif, c'est fait un peu trop rapidement et, l'année suivante, il éprouve le besoin de le corriger. Dès lors, va disparaître son premier opuscule, qui sera remplacé par un autre, amélioré, corrigé par lui-même.

C'est, avouez, un honnête homme qui fait des recherches. Il est, dès ce moment, déjà lancé dans le mouvement. Oh, ça ne fait pas beaucoup de bruit. La personnalité de Proudhon ne se dégage pas encore beaucoup.

Mais dès 1832, il a publié un ouvrage qui va secouer les oreilles de quelques-uns qui sont les affranchis de l'époque, les premiers Socialistes, ceux que Karl Marx appellera les Socialistes utopiques, dont il sera d'ailleurs.

Notez que pour Marx, l'utopiste ce n'est pas seulement celui qui rêve de quelque chose, le mot a un autre sens.

Ce sont les premiers utopistes. Il a fait connaissance avec Saint-Simon, avec Fourier. Il a connu les œuvres de Babeuf. Enfin, c'est un bonhomme qui est déjà au courant. Et il publie un premier opuscule, c'est-à-dire une première brochure assez forte, dans laquelle il s'attaque à la propriété.

Jusqu'à-là, le Socialisme avait un sens, un sens strictement politique: remplacer les maîtres actuels par d'autres maîtres. Les premiers sont les Capitalistes, ils ont pour but d'exploiter. Ils exploitent grâce à des lois, à un Droit établi, et ce qu'il faudrait, c'est qu'un autre Droit se substitue à celui-ci, qui, précisément, empêche l'exploitation des hommes.

Ça fait un peu de bruit, parce qu'il éprouve le besoin d'analyser précisément le *Droit de Propriété*. Et dans un deuxième opuscule, ça fera plus de bruit encore, car il énoncera ainsi la théorie: «*La propriété c'est le vol*».

Mais il l'analyse. Il ne faut pas s'en tenir à l'expression seulement, qui est un peu brutale, mais qui attire l'attention. On va chercher ce qu'il y a derrière cette phrase si méchante: «*La propriété c'est le vol*».

Et voici comment il établit le fait.

Je passe rapidement, parce qu'on est obligé pour l'œuvre de Proudhon de passer très rapidement. Si je pouvais inciter quelques-uns d'entre nous à la revoir, à rechercher les ouvrages qui sont encore en vente, à acheter seulement les deux ou trois qui sont au «*Livre de Poche*», par exemple, ou bien aux «*Éditions de France*», alors, j'aurais quand même apporté quelque chose.

Un homme a à sa disposition, soit par intelligence, soit par héritage, enfin par droit de propriété, la possibilité de faire travailler pour une œuvre quelconque un certain nombre d'ouvriers. Il est honnête, à ces ouvriers-là, il assure un salaire. Ces ouvriers travaillent. Il leur a payé le salaire, donc quand il a payé honnêtement le salaire à chacun, il retrouve seulement son salaire. Et ça paraît honnête.

Seulement, étant donné la division du travail, il y a une part de travail qui n'appartient pas à l'ouvrier puisqu'on lui a donné son salaire, et qui n'a rien coûté au patron.

Supposons la colonne Vendôme à élever. On a fait appel à deux cents ouvriers pour la mettre debout. On a donné à chacun sa part de travail, c'est-à-dire son salaire. Honnêtement, le patron ne doit rien. Il leur a donné leur part sur la production. En apparence, tout cela est vrai. Dans la pratique c'est faux.

Supposez qu'au lieu de prendre deux cents ouvriers, il n'ait pris qu'un ouvrier et qu'il l'ait mis au travail pendant deux cents jours, ce qui équivaut exactement à deux cents ouvriers travaillant leur journée pour élever la colonne.

Croyez-vous qu'un ouvrier pendant deux cents jours aurait quand même élevé la colonne? Évidemment pas. Et pourtant deux cents ouvriers travaillant un jour ou un ouvrier travaillant deux cents jours, ça fait exactement le même temps de travail.

Il y a donc dans la production une force, une valeur qui naît seulement de l'association. Il est impossible de déterminer la part de chacun. Il y a quelque chose qui est extérieur à la production de chacun des producteurs. Quelque chose qui n'est donc pas au producteur puisqu'il n'a travaillé quand même que sa journée, mais qui ne doit pas être non plus à l'autre puisqu'il n'a payé que les journées de travail. Il y a donc une partie de cette production, parce qu'elle est collective, qui est volée par le propriétaire.

En réalité, elle est sociale, elle ne peut pas être l'appropriation de quelqu'un. Mais si l'on considère que les instruments, que les vêtements, que la nourriture, que la maison de chacun des travailleurs a elle aussi été le produit de travail individuel et d'une production ou d'une valeur collective, on peut dire que lorsque le patron a pris en main l'organisation de ce travail, il n'a pu le faire qu'avec un produit du travail antérieur qui a été volé.

Il s'ensuit, par conséquent, que dans le travail, il y a deux valeurs: individuelle et sociale, et que la valeur sociale qui est appropriée par qui que ce soit est un vol. La propriété c'est le vol. Voilà établi à la base. Il n'appelle pas cela dans la pratique le bénéfice, l'intérêt, il l'appelle l'aubaine.

Examinons un autre point.

Vous avez quelque part, propriétaire, un terrain qui n'a aucune valeur. Vous ne l'avez pas payé cher, il y a des marécages, les herbes, les plantes ont poussé là. Enfin, ça ne produit rien, ça ne peut rien produire. Ça n'a aucune valeur, absolument aucune valeur, puisqu'on n'en peut rien tirer.

Mais vous prenez cinquante ou cent ouvriers, vous les mettez là, sur ce terrain. Ils défrichent, ils assèchent. Cette terre qui ne valait rien acquiert une valeur considérable. Le propriétaire a apporté son effort, son effort d'organisation, il a appelé les compagnons, il les a fait travailler selon un plan, il a sa part de travail. Dans cette transformation de cette propriété et de ces marécages, il est certain que celui qui a organisé la transformation a travaillé. Les ouvriers, les compagnons qui sont venus là et qui ont travaillé également, eux aussi ont apporté leur part.

La terre est aujourd'hui en valeur.

Cette différence entre les deux valeurs, le propriétaire comme salaire en a sa part, chacun des compagnons a sa part. Bon, mais il reste la ferme qui hier, valait un et qui aujourd'hui vaut dix. Cette différence entre un et dix n'est à personne.

Le propriétaire a été payé pour son effort. Les travailleurs ont été payés pour leur effort, par conséquent, l'ensemble de ce travail collectif ayant produit une plus-value, cette plus-value est volée si quelqu'un dit: elle est à moi. La propriété c'est le vol.

Vous avez acheté quelque part une vieille ferme, une terre. Elle est loin de toutes les routes. Elle ne vaut pas grand chose. Mais un jour, la communauté établit une route. Non pas pour votre domaine, pas pour votre propriété, mais une route qui passe à côté de votre domaine, à côté de votre propriété. Pour cela des ingénieurs sont venus, ils ont établi des plans. Les architectes, les géomètres, enfin tout le monde s'est occupé de l'histoire. Les travailleurs sont venus nombreux. Ils ont tracé la route, ils l'ont empierrée, enfin, ils ont construit cette route. Ils ont été payés. L'ingénieur a été payé; les travailleurs ont été payés. Le travail qui ainsi a été fourni individuellement a été payé à chacun des individus. Mais il reste ceci que votre ferme qui valait dix vaut aujourd'hui cent. Qu'est-ce que vous avez apporté? Rien du tout.

C'est l'ensemble des travailleurs, depuis l'ingénieur jusqu'au simple manoeuvre qui ont produit cette valeur-là. Mais elle n'appartient, pas à chacun d'eux. Chacun d'eux a été payé pour son travail. C'est l'union des travailleurs, c'est l'harmonie du travail, c'est l'organisation du travail qui ont permis cette plus-value. A qui est-elle? Elle n'est à personne, elle est collective. Elle n'appartient pas à un tel ou un tel, chacun a été payé pour son effort.

Par conséquent, si quelqu'un l'accapare, si quelqu'un, propriétaire de la ferme, pouvait l'acheter 100 et la vendre 10.000 aujourd'hui, la différence entre 100 et 10.000 qui appartient à la collectivité, qui n'est pas le travail de chacun, mais l'harmonie du travail général, donc cette part appropriée par lui est un vol. La propriété c'est le vol.

La logique? La logique est la conséquence de ces constatations.

Il y en a un certain nombre d'autres, je vous en cite juste quelques-unes. La conséquence, c'est que le droit de propriété selon le Droit Romain est un vol. Mais cette part collective implique qu'il y a toujours pour l'effort de chacun une part qui revient à chacun et que la conséquence des efforts collectifs doit rester sociale. Et c'est ici où, un peu plus tard, vont se séparer les deux écoles du Socialisme: l'École Socialiste Communiste, c'étaient des Radicaux à l'époque, pas des Radicaux Socialistes, pas des Radicaux politiques, et l'École Proudhonienne, l'École Libertaire.

L'École Socialiste, héritière du Jacobinisme, pense seulement, ayant fait la même constatation, car Proudhon donne le ton.

Mais cela sera repris quelques années plus tard par Marx qui vient d'Allemagne, tout jeune, tout neuf, et qui, étudiant Proudhon, constate qu'il n'y a plus rien à dire. «*Maintenant, nous avons une théorie du prolétariat*», dira-t-il. Le mot est de Marx tandis que chez Proudhon, nous trouvons presque toujours, non pas prolétaire, mais le peuple, ce qui différencie autrement les individus et les classes.

Mais quelle est la conséquence de cette constatation que chacun exprime d'une façon ou d'une autre? La conséquence est ce que l'on peut dire avec Proudhon: Cette part sociale qui est le résultat de la plus-value collective, ne peut être appropriée. Elle doit assurer la liberté des individus, car l'individu est libre quand il a sa propriété. Il est esclave quand la propriété est aux autres.

Et l'autre École?

Eh bien, - il y a un gouvernement, cette propriété collective, nous allons la donner au gouvernement, et c'est lui qui va la gérer et l'administrer pour tous, car le gouvernement est la représentation de la collectivité, de la communauté et par conséquent, c'est à la communauté que l'on remet cette part de propriété. On l'enlève à chacun des propriétaires et on la remet à l'État. C'est l'État qui sera le conservateur et le gestionnaire de cette part sociale de la propriété. Et avant même de connaître les œuvres de Marx, Proudhon va se dresser contre cette théorie qu'il prévoit, qu'il imagine, parce qu'elle paraît logique selon la manière de penser des individus pendant cette période-là.

Il va s'opposer déjà avant que l'on exprime sa pensée en disant: «mais que le propriétaire soit un individu ou qu'il soit l'État, c'est toujours quelqu'un, c'est toujours un maître, car le propriétaire est le maître qui est le propriétaire. Et la propriété est le vol quand elle est à quelques-uns, elle ne cesse pas d'être le vol quand elle est à un gouvernement ou à un État, c'est-à-dire à une communauté quelconque. La propriété reste le vol.

De cette pensée, que la propriété, fruit du travail collectif et qui ne devrait être à personne, donc à tous, cette pensée que le propriétaire devient *Un*, ne fait qu'affirmer, confirmer, et enfin déterminer la sujétion du non-propriétaire. Le propriétaire devient pratiquement le maître du non-propriétaire. C'est lui qui peut lui donner ou lui arracher le pain, en lui donnant ou en ne lui donnant pas le travail. Par conséquent, celui qui ne possède pas est directement ou indirectement l'esclave de celui qui possède. Celui qui possède donc, enlève, détient la part de liberté de chacun. Et quand le propriétaire est plus puissant et la propriété implique, et de plus en plus, moins quand elle était la terre, davantage quand elle devient l'industrie ou qu'elle devient le commerce, la propriété tend de plus en plus à se concentrer entre les mains de quelques-uns. Or nous sommes en 1840, quand Proudhon déclare cela, il ne pouvait évidemment pas penser à l'immense développement des trusts qui est celui de notre époque. Avant Marx, il situait déjà cette nécessité du système capitaliste, à savoir que les gros mangeront de plus en plus les petits, c'est-à-dire que les plus importants accapareront de plus en plus la part des autres, que tout se centralisera de plus en plus. La concurrence l'implique, on produit pour vendre. Et par conséquent, produisant pour vendre, il faut, d'une part, produire meilleur marché, et par conséquent, payer de moins en moins le travailleur, lui voler de plus en plus sa part de travail, l'exploiter de plus en plus.

Seuls peuvent vendre, d'abord ceux qui produisent meilleur marché.

La concurrence fait que celui-là vendra et que l'autre ne vendra pas. Le résultat aussi, c'est que, nécessairement, cette concurrence ruinera un certain nombre de commerces ou d'industries, de vendeurs. Et quand quelques-uns sont ruinés, la fortune passe entre les mains des autres. Ils se heurtent de plus en plus à des concurrences plus importantes, là aussi le combat s'engage, et nécessairement l'un des deux succombera dans cette lutte. Par conséquent, la propriété aura tendance de plus en plus à se centraliser entre les mains de quelques groupements ou de quelques individus.

Nous ne sommes pas encore à l'époque des grandes compagnies, mais c'est une logique du régime, du moment qu'on produit pour vendre, nécessairement au bout, il y a cette concentration.

Mais au fur et à mesure que disparaît cette concurrence, au fur et à mesure que s'accumulent les richesses, que s'accumule la propriété entre les mains de quelques-uns, la puissance du travailleur, elle, diminue. D'autant plus, la misère est de plus en plus considérable, les gens connaîtront de plus en plus le chômage, les bas salaires, la misère. Le système entraînera, et là c'est Marx qui l'expliquera plus schématiquement et plus clairement, la misère entraînera nécessairement la sous-consommation, c'est-à-dire l'impossibilité pour le producteur de vendre son produit, et par conséquent, de temps en temps des crises.

Si Proudhon en énonce le principe et le mécanisme, c'est à Karl Marx qu'il appartiendra de le situer comme les crises cycliques du Capitalisme, c'est-à-dire que régulièrement, selon l'industrie et le commerce, tous les 7, 8, 9, 10 ans, il y aura une crise de mévente, et par conséquent, une crise généralisée. Aujourd'hui, nous en sommes précisément dans une de ces crises. Mais quand chacun lutte pour son compte, quand chacun des Capitalistes se bat à son propre détriment ou à son avantage, alors la crise continue un temps. On ne connaît pas de remèdes. Proudhon ne pense pas que la crise soit définitive, et qu'il y aura certainement quelque amélioration ou que la crise passe, tandis que chez Marx c'est très net : la crise deviendra de plus en plus importante, le prolétariat sera de plus en plus misérable et par conséquent, il y aura lutte certaine entre l'une et l'autre, il y aura une Révolution. Chez Proudhon, la Révolution est de tous les temps. Elle est dans chaque pensée qui attaque le système, elle est donc dans tout acte qui attaque le système. Et il n'y a pas et il n'y aura jamais de Révolution définitive, il y aura toujours, plus ou moins violente, une Révolution permanente.

Et il n'y a pas chez Proudhon, jamais à aucun moment... un programme établi. Pas de programme établi, car établir un programme, c'est déjà situer les individus dans un cadre d'où ils ne doivent pas sortir. Quiconque en sort est contre-révolutionnaire, qu'il en sorte en avant ou qu'il en sorte en arrière. En réalité, établir un plan, ce n'est pas faire une Révolution, c'est au contraire établir une stabilisation à tel ou à tel moment. Ça le distingue évidemment de révolutionnaires du coup d'État dont ils se défendent d'être. Je suis révolutionnaire, dit-il, je travaille sans cesse à la Révolution, j'y travaille par tous les moyens, j'y travaille par l'écrit et par la parole, j'y travaille par l'influence, j'y travaille par les faits selon les circonstances, mais je n'établis pas de programme.
